

BERNARD GRASSET

COMMENTAIRES

nrf

GALLIMARD

à Abel Bonnard



INTRODUCTION

DEPUIS *mon premier livre, notait Barrès en 1907, je n'ai donné à la méditation littéraire, pour laquelle je suis né, que les instants que j'ai pris à mes inquiétudes politiques. Tous mes ouvrages ont été des larcins sur un devoir que ma volonté seule m'imposait. » De façon toute voisine, je puis dire : « Je n'ai donné à la méditation littéraire que les instants que j'ai pris à mes soucis d'éditeur. Mes écrits — qui, on en conviendra, ne pèchent ni par la*

INTRODUCTION

longueur, ni par le nombre — furent tous des larcins sur un devoir que ma volonté seule m'imposait. » Je prends ici, comme Barrès, le mot « devoir » dans son sens le plus élevé, c'est-à-dire : obligation débordant le métier et ses astreintes, pouvant même se trouver en conflit, quand le métier est un commerce, avec l'intérêt personnel. Par là j'entends que j'ai eu très vite une conception « sociale » de mon métier, m'efforçant avant tout d'y servir les Lettres de mon mieux. Plus simplement encore, j'ai toujours ressenti mon métier en devoir. C'est au point que longtemps je me reprochai de

INTRODUCTION

voler à la maison que j'ai créée, les instants que je consacrais à l'écriture. La prétention d'exercer noblement deux rôles : celui d'éditeur et celui d'écrivain ne me vint que tard. Elle ne devait pas, au reste, aller pour moi sans dommages.

* * *

Les préfaces que je groupe ici sous le titre : Commentaires représentent une sorte de compromis entre mes deux besoins : celui de faire partager au nombre mes 'admiration — en quoi tient, selon moi, « l'esprit éditeur » — et ce « besoin impérieux de dire » qui seul justifie l'écriture. Je

INTRODUCTION

me suis fait moins de reproches en écrivant ces préfaces qu'en composant mes essais : elles servaient ma maison, entrant même dans ma conception personnelle de l'édition, qui s'apparente davantage aux façons d'un Péguy qu'à celles de mes plus illustres devanciers. Péguy ne fut-il pas, au reste, le premier éditeur passionné, s'étant sans relâche employé avec des moyens de franciscain, à faire partager ses admirations? Quand je le rencontrai en 1909, j'étais comme lui et suis resté franciscain dans mes admirations. Mais je parvins progressivement à mettre au service d'une admiration de fran-

INTRODUCTION

ciscain des moyens de commerçant moderne. Je devais, au passage, cet hommage à Péguy, car ce que j'ai pu faire de neuf dans l'édition, c'est, pour une large part, à lui que je le dois, à commencer par ces Cahiers verts, nés des Cahiers de la Quinzaine, qui me permirent en 1921, avec « Maria Chapdelaine », de découvrir mon métier.

* * *

Mon métier! Je sais maintenant que si l'amour des Lettres fit de moi à vingt-cinq ans un éditeur, et non un écrivain, ce ne fut pas seulement que je n'osai si tôt prétendre avec elles à

INTRODUCTION

un commerce plus étroit; ce fut surtout que l'édition m'apparut, quand je l'abordai, comme le seul moyen qui me permît à la fois de m'exprimer et de vivre. N'imaginant pas, en ce temps-là, que d'autres pussent se soucier de mon besoin d'expression, je me souciai du leur; plus précisément, j'inventai pour d'autres des moyens qui me manquaient à moi-même. Mon malheur — d'autres diront mon bonheur — voulut que je prisse un tel goût à la « chose littéraire » que je crus longtemps que mon rôle d'éditeur répondait à toutes mes aspirations. Je ne savais pas alors que mon habileté servait déjà

INTRODUCTION

d'autres desseins que ceux qui m'étaient conscients. Pour mieux dire, ce « second métier » que la vie impose au talent, voire au génie — et qui se ramène à la transformation de la valeur en moyens de vivre — je l'exerçai le premier, non certes pour mon propre compte (au moins ne le croyais-je pas), mais pour le compte des autres.

A quelle influence, à quel événement se rattache l'audace de m'affirmer d'une autre manière? C'est là une question sur laquelle je compte un jour m'expliquer, mais dont l'examen déborderait le cadre de ces pages. Qu'il me suffise de dire que

INTRODUCTION

mon histoire d'éditeur tient dans la création et le développement d'un organisme que j'avais très tôt substitué à moi-même, mais dont j'éprouvais de plus en plus, à partir d'une certaine époque, environ 1925, le besoin de dégager ma personne. Je pense que c'est là dire assez clairement que l'histoire de ma maison se confond avec ma propre histoire, au point que je ne saurais répondre aux curiosités touchant mon rôle d'éditeur que par des confidences.

* * *

Le besoin de créer fut toujours l'exigence essentielle de ma nature;

INTRODUCTION

mais je me pliai longtemps à cette exigence sans la reconnaître. Plus de vingt ans devaient, en effet, s'écouler avant que je m'avisasse que, tout en servant les autres, je les jalousais, et que peut-être même l'édition n'avait jamais été pour moi qu'un moyen d'affirmation personnelle. D'autres, plus subtils ou moins gênés par certaines étranges pudeurs, auraient, sans doute, plus vite reconnu leurs véritables mobiles. Pour moi, j'avouerais qu'on dut me révéler les miens.

J'opposai d'ailleurs une vigoureuse résistance à ceux qui, les premiers, me pressèrent de reconnaître que mon métier ne pouvait satisfaire

INTRODUCTION

tous mes besoins d'expression, et que je me devais d'écrire. La substitution à moi-même de cet organisme que j'appelais, non sans orgueil, « ma maison », était alors, en effet, si complète, que cette seule question : « Pourquoi n'écrivez-vous pas ? » me blessait proprement. Sans doute entendais-je : « Pourquoi ne créez-vous pas ? » et c'était bien là me faire injure, puisque j'avais, me semblait-il, sacrifié jusqu'à ma personne à ma création. Pour mieux dire, j'en voulais à tous ceux qui se refusaient ainsi à comprendre que l'édition était ma façon d'écrire.

Il est vrai que je paraissais et me

INTRODUCTION

disais moi-même pleinement satisfait de mon rôle, ne distinguant point alors, quelque étrange que cela puisse paraître, mon rôle et ma personne, ou, si l'on veut, ne m'étant pas encore reconnu le droit de dégager ma personne de l'organisme né d'elle.

* * *

« Etre hardi, quand on a un passé à compromettre, écrit Delacroix, est le plus grand signe de force. » Quand, à quarante-cinq ans, j'abordai l'écriture, je fus hardi. Les hommes tiennent aux définitions simples et ne reconnaissent pas volontiers deux

INTRODUCTION

titres à la notoriété. Je m'étais jusqu'alors employé à forger un instrument capable de faire un sort même au médiocre. J'y étais parvenu, — ce qui s'appelle de ce vain mot : réussir. Ma tranquillité commandait que je me tinsse à cette réussite. En ceci je fus hardi que, ne pouvant m'y tenir, j'acceptai de tout compromettre en courant le grand risque personnel de l'écriture. « Signe de force », dit Delacroix. Il faut s'entendre. Oui, si l'on qualifie par ces mots la hardiesse de l'esprit, le besoin de s'accomplir entièrement par delà consécrations et hommages. Non, si l'on réserve, comme il convient, le mot

INTRODUCTION

« force » aux possibilités personnelles, j'allais dire athlétiques, de franchir les obstacles que rencontre tout renouvellement. Et parmi ces obstacles comptent selon moi, plus encore que les difficultés extérieures, celles que l'homme tient de sa nature, auxquelles s'ajoutent pour certains les exigences de l'œuvre à accomplir et la fragilité qu'elles entraînent. Les circonstances extérieures dont il faut bien que chaque être triomphe pour ne s'y point briser, ne sont pas d'ailleurs sans relations avec sa nature particulière, au point que l'on a pu écrire : « A chacun arrive ce qui lui ressemble. » Mais là, ce n'est pas dire

INTRODUCTION

que l'homme est responsable de ces circonstances : c'est dire seulement que sa nature s'y prêtait, que celle-ci perçoit en effet et retient ce que d'autres négligeraient, qu'elle trouve des raisons de se déterminer là où d'autres n'en verraient aucune, qu'elle est sensible à des atteintes dont tous ne s'offensent point, semblant même parfois provoquer ces atteintes dans la mesure où elle les redoute, — en somme qu'en dehors d'elle les choses se nouent d'une manière qu'elle n'a pas voulue et qui, cependant, vient d'elle. C'est proprement de ces « nœuds » que sont faits les plus grands drames humains. C'est, en

523 15F